

L'âme et le kamikaze

Marc-Léopold LÉVY

*Qui veut sauver sa vie la perdra, qui
donne sa vie pour moi la sauvera.*

Mathieu 10,39

Pour un sujet, le fait que quelque chose le concernant, qui le dépasse et l'excède, vaille plus que lui-même, puisqu'il peut pour cela aller jusqu'à donner sa vie, ne va pas sans interroger le psychanalyste. Ce dépassement s'appelle *transcendance* et dans le registre des passions se nomme *amour*. Amour d'un autre ou des autres réels, amour des autres en devenir ou amour de ce à quoi idéalement l'humanité devrait parvenir.

Amour au pire d'une idéologie qui pourtant n'est qu'une légitimation de la jouissance des maîtres ou de ceux qui espèrent les remplacer. Au mieux, d'une éthique : balance problématisée entre la glorification des forces de vie, de soi ou des siens, de son groupe ou de son peuple et la reconnaissance des droits de l'autre ou des autres. Car comme le dit le PIRQUE ABBOT (le traité des pères¹) : « si je ne suis pas pour moi, qui le sera? Et si je ne suis que pour moi, que suis-je? Et si je n'étudie pas maintenant, quand? »

Cette préoccupation des droits de l'autre et des devoirs que l'on a envers lui va de pair avec le postulat d'un grand Autre transcendant : terre, cosmos ou Dieu. Dieu qui à minima *existe* mais ne *consiste* pas, pur être sans étant, lieu du sens avant la signification, car les petits *infans* perçoivent que la parole a du sens et une adresse avant de comprendre ce que cela signifie, tout comme un adulte devant une langue

¹ Il existe une traduction française du Pirque Abbot sous le titre *Les maximes des Pères*. « Judaïca-poche ». Paris : Éditions Colbo, 1992. Voir chapitre 1, maxime 14.

étrangère qu'il ne connaît pas. Cette perception première de la langue, propre à tous les êtres parlants, mais que tout le monde oublie nécessairement (refoulement originaire) fonde le sentiment religieux comme inhérent au fait de parole¹.

Mourir pour une cause. Comment cette mise à mal de l'instinct de vie est-elle possible, sachant que l'on ne peut réduire entièrement au triomphe des pulsions de mort ce renoncement à la vie; pulsions de mort entendues comme homéostasie pulsionnelle totale, retour à l'abaissement radical des tensions, retour à la mort première, mort d'avant la naissance. Il s'agit bien ici de mourir, mais pour « persévérer dans l'être », comme le dirait Spinoza, ou pour sauver son âme si l'on adhère au discours religieux.

Aller jusqu'à accepter de perdre notre existence pour préserver notre essence ou celle de l'humanité, ce paradoxe se trouve inscrit au cœur des pulsions de vie, car il peut y avoir une contradiction entre la survie de l'individu et celle de l'espèce. L'espèce perçue non seulement comme notre descendance ou la vie des futures générations de « vivants-parlants » (expression du MAHARAL DE PRAGUE) mais aussi comme la préservation ou l'amélioration des qualités qui la spécifient².

Que l'être excède l'individu procède de la langue et préside à l'invention de l'âme. En effet, l'âme permet à l'individu d'espérer survivre à sa mort biologique, mais de ce fait peut libérer l'expression déchaînée de la pulsion de mort. La supposition de l'âme permet de dénier le réel de la pulsion de mort comme désir inconscient de fusion dans le grand tout indifférencié dont la mère primordiale, ou dame nature, ne sont que des représentants. Baigné dans la plénitude du sentiment océanique, débarassé de la pénibilité de notre

¹ Sur cette question, voir Marc Léopold Lévy. « De l'origine de Dieu ». *Che vuoi ?*, nouvelle série, no 8, 1997, p. 31-48.

² Les textes du Maharal de Prague n'ont pas tous été traduits en français. On trouvera la traduction de Édouard Gourévitch : Rabbi Yehudah Loew (Maharal de Prague). *Le puits de l'exil*. Paris : Berg international, 1982.

condition de sujet, toute de manques et de responsabilités, nous pouvons grâce à l'âme éviter l'anéantissement de notre spécificité, fusionner sans perdre notre individualité, car munis de notre essence comme seule identité, nous espérons que notre soi profond restera à jamais préservé dans sa distinction.

Ceci explique pourquoi il n'est pas très difficile d'obtenir des martyrs prêts à mourir pour une cause, toujours transcendante. Le kamikaze qui se sacrifie volontairement pour la victoire de son peuple ne peut le faire que parce qu'il espère au minimum que son nom, mais surtout l'essence de son être, son âme, non seulement survivra à la mort organique, mais qu'elle y gagnera un supplément d'être.

Le sentiment d'un soi profond que ni l'autre, ni l'individu lui-même n'arrivent à cerner, qui serait pourtant notre identité la plus intime, résulte du fait que dans la langue aucun signifiant ne peut à lui seul rendre compte de cette identité, car comme l'énonce la célèbre formule de Lacan : « un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant », que j'illustrerais ainsi : « une cigarette ne représente le sujet que pour une autre cigarette » — et non pour lui-même. Aucun signifiant ne peut répondre du sujet, le nom propre ne représentant que l'individu, *qui* il est et non *ce qu'il est*, son existence et non son essence, ceci redoublé par ce constat, l'image que le sujet a de lui dans le miroir, son image spéculaire, si elle reflète son identité corporelle ne réfécit pas tout son investissement libidinal, en particulier son rapport au phallus comme représentant de ce qui vient à manquer et qui cause son désir.

Son essence particulière qui lui apparaît si précieuse s'avère inénarrable, irreprésentable (ce qui n'est pas sans évoquer la conception juive de Dieu comme non nommable qui, selon moi, n'est que la réponse inversée et transcendante de ce trou dans la langue et dans le spéculaire).

Ce qui caractérise réellement un sujet, ce qui cause son désir et sa jouissance singulière lui restera à jamais énigmatique.

Souvent, seule sa cure analytique permet, au-delà des identifications revendiquées, de dégager pour un individu ce qui le motive au-delà de sa prise dans la jouissance parentale, en dégageant ce qu'il s'est inventé comme rapport au monde et à la loi et qui n'appartient qu'à lui. Cette trouvaille plus ou moins importante, qui peut prendre les formes les plus diverses selon les individus, constitue la dette symbolique, dette qui se transmet et se conserve au-delà de l'inscription du vivant dans le transgénérationnel, dette qui fonde notre humanité et la dépasse : on peut mourir pour une œuvre.

Cette dette ne se règle qu'en se transmettant mais se concrétise aussi dans le présent, sous la forme d'une transcendance immanente, ainsi dans la religion juive, le monde d'en haut, le monde à venir, doit s'actualiser dans l'ici et le maintenant du monde d'en bas.